

R . K . N A R A Y A N

LE GUIDE
ET LA DANSEUSE

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Anne-Cécile Padoux

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original : *The Guide*

© 1958, by R. K. Narayan.

© Zulma, 2015 pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *le Guide et la Danseuse*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE PREMIER

Raju fut heureux de l'intrusion – c'était une diversion dans la solitude où il se trouvait. L'homme se tenait devant lui et le dévisageait respectueusement. Raju se sentit à la fois amusé et embarrassé. « Assieds-toi, si tu veux », dit-il pour rompre le silence. L'homme accepta d'un signe de tête reconnaissant, et descendit les marches jusqu'à la rivière pour se laver le visage et les pieds. Il remonta en s'essuyant avec le bout de la serviette jaune à carreaux qu'il portait sur l'épaule, et prit place deux marches au-dessous de la dalle de granit, devant le vieux sanctuaire, où Raju était assis jambes croisées, comme sur un trône. Les branches des arbres surplombant la rivière bruissaient doucement, agitées par les oiseaux et les singes qui s'installaient pour la nuit. En amont, au-delà des collines, le soleil se couchait. Raju attendit que le nouveau venu parle, mais celui-ci était trop déférent pour entamer la conversation.

— D'où es-tu ? demanda Raju, tout en redoutant que la même question ne lui soit posée.

— De Mangala, répondit l'homme.

— Où est-ce ?

L'homme fit un geste dans la direction de la rivière, au-delà de la rive escarpée.

— Ce n'est pas loin d'ici, ajouta-t-il. Spontanément, il donna quelques détails sur lui-même : Ma fille habite à côté. Je suis allé la voir, et maintenant je rentre chez moi. Je suis parti pendant qu'elle préparait le repas. Elle

voulait que je reste jusqu'au dîner, mais j'ai refusé. Je ne me serais mis en route qu'à près de minuit... Je n'ai peur de rien, mais pourquoi marcher quand on devrait être dans son lit ?

— Tu as bien raison, dit Raju.

Pendant un instant, ils écoutèrent les piailleries des singes. Puis l'homme ajouta :

— Ma fille est mariée au fils de ma sœur, il n'y a donc aucun problème. Je vais souvent voir ma sœur, et aussi ma fille, et personne n'y trouve à redire.

— Pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas rendre visite à ta fille ?

— On pense qu'il n'est pas convenable d'aller voir trop souvent son gendre, expliqua le paysan.

Raju était content de causer ainsi à bâtons rompus. Il était tout seul ici depuis la veille, et cela lui faisait du bien d'entendre de nouveau une voix humaine. À présent, le paysan se remettait à le dévisager avec un immense respect. Raju se caressa le menton pour s'assurer qu'une barbe apostolique ne lui avait pas soudain poussé. Mais non, il était encore lisse. Il s'était fait raser pour la dernière fois l'avant-veille, dépensant ainsi les quelques pièces qu'il avait durement gagnées en prison.

Le barbier, toujours bavard, lui avait demandé, tout en raclant le savon de sa lame acérée :

— Vous venez d'être libéré, je suppose ?

Raju roula des yeux ronds et garda le silence. Cette question l'avait irrité mais il ne tenait pas à le montrer tant que l'autre brandissait sa lame.

— Vous venez d'être libéré ? insista le barbier.

Raju se dit qu'il ne servait à rien de se fâcher avec un homme pareil. C'était l'expérience qui parlait.

— Comment le savez-vous ? questionna-t-il.

— Cela fait vingt ans que je suis ici à raser les gens. Vous n'avez pas remarqué que ma boutique est la première quand on sort de la prison ? On est déjà à moitié sûr de son affaire quand on est installé au bon endroit. Mais ça excite les jalousies ! dit-il en balayant du geste une armée de barbiers jaloux.

— Vous ne vous occupez pas des prisonniers ?

— Non, seulement lorsqu'ils sortent. C'est mon neveu qui est de service à l'intérieur. Je ne veux pas lui faire de concurrence, et ça ne me dit rien de franchir tous les jours les portes de la prison...

— On n'y est pas si mal, dit Raju à travers la mousse de savon.

— Retournez-y alors, dit le barbier. Qu'est-ce que vous aviez fait ? Qu'est-ce que la police a dit ?

— N'en parlons plus, coupa Raju d'un ton sec.

Il essaya de maintenir un silence hautain pendant le reste de l'opération, mais le barbier n'était pas homme à se laisser si facilement intimider. Ses relations de toujours avec des repris de justice l'avaient endurci.

— Vous avez eu dix-huit ou vingt-quatre mois ? interrogea-t-il. Je parie que c'est l'un ou l'autre !

Raju éprouva de l'admiration pour le barbier. C'était un as, alors à quoi bon se fâcher ?

— Eh bien, vous vous y connaissez ! Pourquoi me demandez-vous tout ça ?

Le barbier fut flatté par le compliment. Ses doigts affairés s'immobilisèrent, et il se pencha pour regarder Raju en face.

— Simplement pour que vous me prouviez que j'ai raison. Vous êtes un type à en avoir pris pour deux ans, c'est écrit sur votre figure, vous n'êtes donc pas un assassin.

— Comment pouvez-vous le deviner ? répliqua Raju.

— Vous n'auriez pas la même tête si vous aviez pris sept ans, c'est ce qu'on attrape pour un meurtre qui n'est qu'à demi prouvé.

— Et qu'est-ce que je n'ai pas fait encore ? demanda Raju.

— Vous n'avez pas commis de grosse escroquerie, mais peut-être seulement une petite indécatesse.

— Continuez !

— Vous n'avez enlevé ni violé personne, ni mis le feu à une maison.

— Dites-moi alors pourquoi j'en ai eu pour deux ans ! Je vous donnerai quatre annas si vous devinez juste.

— Je n'ai pas le temps de m'amuser maintenant, dit le barbier. Mais qu'allez-vous faire à présent ?

— Je n'en sais rien. Il faut que j'aille quelque part sans doute, dit Raju rêveusement.

— Si vous avez envie de retrouver vos anciens compagnons, je vous conseille de glisser la main dans la poche de quelqu'un au marché, ou bien d'entrer carrément dans une maison pour y raffer n'importe quoi et d'attendre que les propriétaires appellent la police. Ils auront vite fait de vous renvoyer là où vous souhaitez retourner...

— On n'y est pas si mal, répéta Raju en faisant un signe de tête dans la direction du mur de la prison. Il y a des braves gens là-bas, mais j'ai horreur d'être réveillé tous les matins à cinq heures.

— C'est l'heure où un rôdeur nocturne est content de se mettre au lit, je suppose, insinua lourdement le barbier. Bon, c'est fini, vous pouvez vous lever, dit-il en rangeant son rasoir. Vous avez l'air d'un vrai maharajah maintenant, ajouta-t-il en s'éloignant de quelques pas pour juger de l'effet.

Le paysan, assis sur les marches du bas, le regardait avec vénération, ce qui agaça Raju.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? demanda-t-il brusquement.

— Je ne sais pas, répondit l'homme, je ne voulais pas vous offenser, monsieur.

Raju fut sur le point d'avouer : « Je suis ici parce que je n'ai nulle part où aller. Je veux m'éloigner des gens qui risqueraient de me reconnaître. » Mais il hésita, ne sachant comment s'expliquer. Il lui semblait qu'il heurterait les plus intimes convictions de son interlocuteur s'il prononçait seulement le mot « prison ». Il aurait voulu au moins dire : « Je ne suis pas aussi respectable que tu le crois, je ne suis qu'un homme ordinaire. » Mais, avant qu'il ait pu trouver les mots qui convenaient, l'autre lui confia :

— J'ai un problème, monsieur.

— De quoi s'agit-il ? demanda Raju, retrouvant sa vieille, vieille habitude d'offrir son aide.

Les touristes qui se le recommandaient mutuellement disaient : « Si vous avez la chance d'avoir Raju pour guide, vous saurez tout. Non seulement il vous montrera tous les endroits intéressants, mais il vous aidera de toutes les façons. » C'était dans son caractère de se laisser entraîner à s'intéresser aux préoccupations et aux activités des autres. « S'il en avait été autrement, se disait-il souvent, j'aurais vécu sans problèmes, comme la plupart des gens. »